

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

MA VIE À CONTRE-CORAN DE DJAMILA BENHABIB

Le combat contre toute emprise du religieux sur le politique et pour la laïcité

Auteure de *Ma vie à contre-Coran*, pour son premier ouvrage, notre consœur Djamil Benhabib n'a pas écrit un roman mais un essai, son propre témoignage sur ce qu'elle a vécu en Algérie (Oran) aux pires moments (mais y en a-t-il eu de bons, depuis ?) et qui l'ont amené en 1994 à s'exiler avec sa famille en France, puis seule au Canada où elle réside actuellement. Alors qu'elle pensait avoir fui la barbarie islamiste, elle la retrouve rampante, utilisant la démocratie «pour mieux lui tordre le cou».

De notre bureau à Paris,
Khadidja Baba-Ahmed

L'ouvrage fait une large place à la situation que vivent les femmes immigrantes musulmanes ou de culture musulmane dans leur pays d'accueil et les entorses, y compris juridiques, que leur appliquent ces pays dits de liberté en leur appliquant les lois du pays d'origine en matière de litiges matrimoniaux. Cet essai extrêmement documenté tombe à pic : «accommodements raisonnables au Canada» qui ont d'ailleurs failli aboutir à la création de tribunaux islamistes ; voile ou burqa en France...

Et d'autres encore «tolérances» ou collusions faites au nom du relativisme culturel et qui mettent à mal la laïcité. Le combat de l'auteure est justement là, dans la laïcité, et ne date pas d'aujourd'hui, parce que ses parents, militants du PAPS, lui ont appris très jeune que le bonheur de l'individu n'a de sens que dans un monde juste et solidaire et que dès lors qu'une religion s'affiche ostensiblement dans la sphère publique, il y a danger. Son combat est aussi féministe «parce qu'on meurt d'être femme lorsqu'on naît musulmane» et que «le combat pour l'égalité entre hommes et femmes est indissociable de celui pour la

démocratie» et qu'«en démocratie, la liberté d'opinion, de parole et de conscience est un droit essentiel».

C'est son combat, elle l'explique et analyse avec la rigueur de la scientifique qu'elle est (diplômée de physique de sciences politiques et de droit international) ce qui fonde réellement l'islamisme, ses visées politiques, sa stratégie et ses nouveaux visages. Si l'intégrisme, dit-elle, «demeure l'expression d'une minorité de musulmans à travers le monde, ses répercussions sont désastreuses, en premier lieu dans les sociétés musulmanes elles-mêmes. Et parce que le discours islamiste se pose en alternative au despotisme des gouvernants arabes et musulmans», l'auteure qu'«aucun des nasillons verts ne feront taire» a parfaitement réussi à montrer les véritables visées de l'islamisme qui ne pourra jamais constituer une alternative.

Et sur les perspectives chez nous, elle dit encore : «Si nous continuons à faire autant de place au religieux dans la gestion des affaires de la cité nous serons condamnés à ne jamais rattraper le train de l'histoire et à vivre en éternel figurants.» Écoutons-là, elle répond depuis le Canada aux questions du Soir d'Algérie.

K. B.-A.

en devenant schizophrène à temps partiel.» Ce livre, en vous permettant d'aller au fond des véritables interrogations, vous a-t-il guérie de cette schizophrénie ?

Vous savez, la schizophrénie n'est qu'une forme de survie. A chaque fois que l'oppression est telle que l'humain étouffe, il est obligé de créer des espaces de liberté parce qu'il est tout simplement impossible de vivre continuellement dans une forme d'oppression. C'est en quelque sorte la vie traquée qui invente une nouvelle vie comme le disait Jean Sénac.

Pour ce qui est de guérir... Une chose est sûre aujourd'hui, je ne vis plus dans un environnement qui m'est hostile comme c'était le cas en Algérie. Donc, cela m'aide à vivre en harmonie avec moi-même car je ne suis du genre à cacher ni qui je suis ni ce que je pense. J'aime la transparence aussi bien dans la vie publique que privé. Cela évite les mensonges et nous permet de construire sur du vrai car il n'y a que de cette façon qu'on peut aller en profondeur et en complexité et propulser des changements sociaux. Pour conclure, je dirai que j'ai grandi de ma schizophrénie.

Votre combat est centré sur l'exigence de «laïcité» car, dites-vous, «dès lors qu'une religion s'affiche ostensiblement dans la sphère publique, il y a confusion des genres. La liberté religieuse peut s'exercer pleinement pourvu qu'elle ne remette pas en cause le vivre ensemble» car sans laïcité, aucune perspective démocratique n'est possible. Deux questions à ce propos : d'abord dans notre pays ce combat pour la laïcité qui se fait très timide a-t-il des perspectives réelles et immédiates d'encrage dans la société ?

Il ne faut jamais perdre de vue que la laïcité est un processus historique cumulatif et à long terme. Les Européens le savent bien. Pour arriver aux Lumières, ils sont passés par les ténèbres. Il n'y a aucune culture qui a des prédispositions particulières pour la démocratie, la laïcité ou les droits des femmes, c'est à force d'échecs qu'on arrive enfin à quelque chose.

Combien de guerres de religion a-t-il fallu à l'Europe pour qu'enfin le fait religieux soit confiné dans l'espace privé et que la liberté de conscience soit reconnue ? Alors, les défis que nous avons, nous Algériens, sont énormes mais en même temps, la laïcité, c'est le seul cadre politique possible qui permet aux citoyens d'apporter des solutions rationnelles aux grands enjeux de société sans que le religieux n'interfère. Si nous continuons à faire autant de place au religieux dans la gestion des affaires de la cité, nous serons condamnés à ne



jamais rattraper le train de l'histoire et à vivre en éternel figurants.

Dans cette quête démocratique, il faut se doter de courage et de beaucoup de patience car seuls les marathoniens survivent. Pour ma part, je crois profondément en notre capacité de changer les choses. Il y a longtemps que j'ai compris que j'appartenais à l'école de Sartre et non à celle du déterminisme social. Les Algériens ont prouvé à maintes reprises qu'ils étaient capables de changer le cours de l'histoire, alors pourquoi pas cette fois-ci ?

Dans les sociétés occidentales, notamment celles de votre exil en 1994 (France d'abord, puis Canada aujourd'hui) le «relativisme culturel» au nom duquel des questions comme le voile ou la burqa ; les piscines pour femmes ; des médecines femmes pour les femmes musulmanes... fait irruption dans le champ politique de ces pays au nom de la démocratie, de la lutte contre la «stigmatisation des citoyens de confusion musulmane et de la discrimination à l'encontre de leur religion». Est-ce à dire que les islamistes, notamment ceux qui, comme Tarik Ramadhan l'islamiste soft, aux immenses dons d'adaptation et qui ont décidé d'avancer masqués en ne dévoilant par leur visée politique, ont gagné du terrain et que l'imposition de la charia partout dans le monde avance doucement, sournoisement mais sûrement ?

Une chose est sûre, c'est que les islamistes ont quelques longueurs d'avance sur les laïcs en matière d'organisation et de militantisme. Il faut dire aussi qu'il y a des milliards de dollars par an qui sont mis à leur disposition pour faire le boulot qu'ils font. Tout compte fait, c'est plus facile d'opérer dans l'opulence et d'avancer masqué que de défendre des idées telles que la laïcité ou l'égalité. De plus, ils ont la part belle avec ces alliés inattendus et inespérés de gauche qui continuent d'analyser le monde et les relations internationales avec le prisme des années 1970.

Ceux-là ont oublié que le mur de Berlin est tombé. L'ont-ils jamais su ? Là est la vraie question. Vous savez, la démocratie est aussi un destin mais surtout un engagement de tout instant, alors il ne tient qu'à nous citoyens de nous mobiliser pour disqualifier les Tarik Ramadhan de ce monde du débat public. En Ontario, au Canada, on a failli avoir les tribunaux islamiques, je sais, ça paraît complète-

ment farfelu et pourtant c'est la mobilisation citoyenne qui a contrarié le projet et l'a fait avorter. C'est dire que nous avons la possibilité collective de façonner notre cadre politique lorsqu'on vit en démocratie.

«C'est en combattant l'islamisme politique que l'islam retrouvera la paix comme l'a retrouvée le christianisme en s'affranchissant de l'inquisition», dites-vous et écrivez plus loin : «Les musulmans ne forment pas un bloc monolithique. Ils appartiennent à des classes sociales, des cultures, des nations différentes. L'islam se décline au pluriel et regroupe plusieurs visions antagoniques. Reconnaître cette diversité, c'est permettre l'expression de voix jusque-là inaudibles parmi les musulmans, notamment celles des laïcs.» Mais justement ces voix et particulièrement celles d'«intellectuels musulmans éclairés pour qui l'islam relève non de la sphère politique mais du domaine personnel» et qui ont l'occasion de s'exprimer ne le font pas ou très peu. Est-on, comme le dit Leïla Babès que vous citez vous-même, «dans un état de délabrement intellectuel, culturel et spirituel de la pensée islamique contemporaine» ?

Lorsqu'on vit dans un état d'oppression permanent comme le vivent les musulmans dans leurs pays respectifs à cause des régimes totalitaires comme le sont les régimes algérien, égyptien, saoudien ou iranien, à des degrés divers, bien sûr, il y a si peu d'espaces de liberté et là je ne parle pas seulement d'espaces physiques comme peut l'être un théâtre ou un cinéma mais un espace abstrait et en même temps si concret qui nous permet d'avoir suffisamment de distance pour nous réaliser.

Ce que je veux dire par là, c'est qu'on ne lit pas un livre de la même façon au Caire qu'à Paris. Ces espaces de liberté permettent l'émergence d'une pensée critique, d'un théâtre engagée comme l'était celui d'Alloula immensément universel et profondément algérien. Aujourd'hui, il y a une volonté délibérée des régimes d'asservir les peuples en les maintenant dans un état d'ignorance crasse.

Dans cette perspective, il n'y plus de place à la pensée scientifique, à la littérature, à l'art. Seule la médiocrité se développe au grand galop. Je lisais dernièrement une entrevue de l'imminent intellectuel syrien Sadik Al-Azm et qui disait en gros que le monde arabe avait cruellement régressé ces trente dernières années à cause de l'importance qu'a pris l'islamisme politique.

Dans votre livre qui n'évacue aucune question qui «fâche», on ne trouve pas trace de la remontée du phénomène des zaouïas, devenus par la grâce des dirigeants algériens actuels des interlocuteurs de premier ordre, consultés sur toutes les questions importantes du pays. N'est-ce pas là aussi une dérive dont les retombées sont incalculables notamment par un retour aux pratiques obscurantistes ?

Mon livre n'est pas destiné spécifiquement au public algérien bien que l'Algérie y occupe une place extrêmement importante, ne serait-ce qu'affectivement, honnêtement je ne voulais pas traiter de cette question qui aurait pu dérouter le public européen ou nord-américain.

Déjà que la différence entre musulman et islamiste n'est pas facile à cerner pour plusieurs alors s'il avait fallu que j'introduise l'instrumentalisation de l'islam traditionnel par le biais des zaouïas, cela aurait pu semer la confusion dans les esprits.

Propos recueillis par
K. B.-A.